Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 260

Artikel: Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes
Autor: Daucourt, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251904

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

V 266

HISTOIRE

DE LA

Seigneurie du Speigelberg ou des Franches-Montagnes

PAR A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

C'est là dans sa cure que se rassemblèrent souvent les agitateurs. Après le départ du prince, Copin se mit à composer des chansons où il célébrait les exploits des triumvirs Demars, Gobel, Rengguer et les bienfaits de la Révolution. Ecoutons donc ce nouveau Rouget de l'Isle du Noirmont, âgé de 70 ans.

Chanson sur l'air de la Marseillaise.

I

Célébrons, citoyens, la gloire,
Des trois sauveurs de la patrie,
A qui nous devons la victoire
Sous la défunte tyrannie.
Chantons ce général aimable,
Qui nous prête son puissant bras,
Gobel, cet illustre prélat
Et notre syndic respectable
Gravons dedans nos cœurs ces vénérables noms.
Chantons, chantons,
Qu'un doux zéphir réchauffe nos vallons.

II

Venez, vous tous les sans-culottes
De notre heureuse Rauracie
Sonner des antipatriotes
Et la défaite et l'agonie.
Déjà leurs corps étaient sans âmes;
Dans leurs cœurs ennemis du bien
L'humanité n'était pour rien
Laissons donc périr ces infâmes.
Qu'un cri de joie commun remplisse nos cantons.
Chantons, chantons,
Que l'harmonie réunisse nos cœurs.

III

Dieu, dont l'invisible puissance
Tient dans son immortelle main
Et pèse au poids de sa balance
Le sort de tout le genre humain,
Allume dans nos tendres âmes
Le feu pur de la liberté.
Et que la sainte égalité
Y produise ses douces flammes!
Couronne nos desseins, bénis notre union!
Chantons, chantons
Vive à jamais, vive la Nation.

IV

Trop longtemps ta grande clémence
A toléré l'iniquité
Des fiers tyrans, dont la démence
Bravait même ta majesté.
Tes foudres lancés sur la terre
Ont enfin frappé ces Nérons,
Et tu as consigné leurs noms
Dans les fastes de ta colère
Couronne nos desseins, bénisse notre union!

Le malheureux vieillard, malgré tous les triomphes que lui procurait la révolution, ne fut pas sans avoir aussi de cruelles répliques. Les libelles pleuvaient dru sur lui, on ne se gênait pas de le ridiculiser avec une verve sarcastique.

Sa chanson, d'un lyrisme douteux, lui valut une réponse mordante, cruelle, dont le souvenir lui causa d'amers chagrins. Elle est du temps et vaut bien l'hymne de Copin.

I

Copin réveille-toi
Et ne donne plus dans l'excès
De nos faux patriotes
Ne crois plus qu'aller à cul-nud
Soit une preuve de vertu:
Remets ta culotte.

II

Partout on parle de ton intrigance
Tant le costume est indécent,
Par tes fausses insinuances,
Ne pousse plus la liberté
Jusqu'à te faire déculotter:
Remets ta culotte.

III

On distingue l'homme de bien
Le fanatique et le vaurien
Ainsi que le faux patriote,
Si tu es honnête et laborieux
Ne te déguise plus en gueux,
Remets ta culotte.

IV

N'insiste plus, il en est temps
Ces populaires charlatans,
Pillant les patriotes;
Dieu fit l'industrie et les mains
Pour faire vivre les humains
Et gagner des culottes.

V

De l'homme défends les droits,
Partout obéis aux lois,
Comme un bon patriote
Copin sans te fâcher
Cache ce qu'on doit cacher.
Remets ta culotte.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 18

Le Guide de l'Empereur

PAR RENÉ BAZIN

Charles Huber semblait vivre dans un songe, et ses paupières ne battaient plus.

Aucun bruit, pas même un frôlement de robe, n'arrivait de la chambre voisine. M. Audoin parlait très bas, afin que ses paroles ne fussent point entendues de l'autre côté de la cloison. Il continua, il représenta, avec toute la chaleur de son cœur, toute la peine et toute la joie qu'ils avaient eues, Véronique et lui, pendant les années dont l'enfant ne pouvait se souvenir; il fut sincère, il fut touchant, il fut éloquent comme l'est la vie elle-même.

— Maintenant, mon Charles, ajouta-t-il, ce sont ceux qui n'ont rien fait pour toi qui te réclament, et qui prétendent te voler à nous! Est-ce que tu veux les suivre?

Dans la chambre où veillaient les deux hommes, un grand silence se fit, et l'on n'entendit d'autre bruit, pendant plusieurs minutes, que la plainte d'une vitre brisée, que le vent d'été secouait tout en haut de la fenêtre. Charles Huber ferma les yeux, et dit, en les relevant:

— Je voudrais parler à ma marraine Véronique!

— Non! dit rudement M. Audouin, il faut que tu te décides toi-même il faut que tu choisisses eux ou nous, la France ou l'Allemagne. Car enfin, mon Charles, si tu nous quittais, songes-y bien, tu serais Allemand demain... Notre rêve à tous deux, te voir officier, décoré, vainqueur un jour, tout tomberait...

Le vieux capitaine parla encore longtemps et sans plus prendre aucune précaution. Les mots se heurtaient, violents, pressés, contre les murs qui se les renvoyaient l'un à l'autre. Il proposa de fuir, il se déclara prêt à tous les exils, et il demanda une seconde fois:

— Que veux-tu faire?

L'enfant répondit:

— Je veux voir ma marraine!

Il s'était mis debout, il allait traverser la chambre et appeler.

— Elle dort! dit M. Audouin. Je te défends de l'éveiller! Demain matin, au petit jour, si tu es aussi lâche qu'à présent, si tu hésites encore à me suivre, tu iras la voir... Couche-toi, il en est grand temps, et ne me dis plus rien, car j'ai peur de mourir de ce que j'ai déjà entendu.

Le petit voulut l'embrasser, mais M. Audouin le repoussa.

Personne ne dormit, cette nuit-là, sous le toit des Audouin.

Au petit jour, Charles se vêtit d'une chemise et d'un pantalon, et, pieds nus, pendant que M. Audouin, retourné contre le mur, faisait semblant de sommeiller, il alla jusqu'à la porte de Véronique, et il mit l'oreille contre les planches, doucement, pour écouter, pour guetter le premier mouvement de sa marraine quand elle s'éveillerait.

Mais il n'avait pas plutôt senti la fraîcheur du bois qu'une voix bien connue l'appela de l'autre côté:

— Viens, mon petit enfant!

Il poussa la porte; il aperçut sa marraine tout habillée, assise au fond de la chambre sur son lit non défait. Il avait un tel besoin de secours, de tendresse, de courage, qu'il tendit aussitôt les bras, qu'il courut vers elle, se cacha sur son épaule, et, éperdu, cria:

— Marraine, marraine, faut-il que je vous quitte?

Elle lui répondit un seul mot, bien bas, en le serrant contre son cœur. Et après qu'elle l'eut dit, et que l'autre l'eut entendu, ils pleurèrent tous les deux jusqu'au grand jour...

. . . . . .

A dix heures du matin, Charles Huber prenait le train d'Alsace.